

LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE AVEC LES PRINCESSES DE PRUSSE

Marie-Hélène Cotoni
Université de Nice – CTEL

Frédéric II avait six sœurs. Mais seules des lettres échangées par Voltaire avec trois d'entre elles nous sont parvenues. Les trois autres, Louise, margravine d'Anspach, Sophie Dorothee de Brandebourg-Schwedt et Amélie, de même que les deux belles-sœurs, sont seulement mentionnées dans la correspondance, la jeune Amélie surtout. Toutefois les trois destinataires ont une importance très inégale : une seule lettre a été adressée à Charlotte Philippine de Prusse, duchesse de Brunswick, vers le 12 septembre 1751, pour décliner avec humour une invitation à dîner. Dix l'ont été à Ulrike, princesse de Prusse puis reine de Suède ; et vingt-huit à Wilhelmine, margravine de Bayreuth, ont été conservées.

Ces lettres n'ont pas la même extension dans le temps et ne sont donc pas contemporaines des mêmes événements. La correspondance avec la margravine commence à l'automne 1742 et s'achève avec la mort de la destinataire à l'automne 1758. La plus grande partie se situe pendant le séjour de Voltaire en Prusse ; le reste au plus fort de la brouille avec le roi et, enfin, au début de la guerre de Sept Ans. Louise Ulrique, quant à elle, reçoit sa première lettre en décembre 1743. Elle sera suivie de deux autres, en mai 1744 et mai 1745. C'est à la reine de Suède que seront adressées les suivantes, éparpillées sur près de vingt-cinq ans : quatre en 1751 et 1752, une en 1759, enfin une en janvier 1772 et une en juin 1774¹.

On peut alors se demander si, quand Voltaire s'adresse à des correspondantes de sang royal, malgré les situations différentes dans lesquelles elles ont vu le

1 Nous remarquons donc que le plus grand nombre de lettres est écrit pendant le séjour de Voltaire en Prusse. Outre le cas de Charlotte Philippine, en cette période sont expédiées quatre lettres sur les dix adressées à Ulrique, bien qu'elle ne soit plus en Allemagne, et quinze sur les vingt-huit envoyées à Wilhelmine.

jour, ses lettres ne sont pas d'abord marquées par de nombreux invariants. Ou bien a-t-il su, au-delà d'attitudes conventionnelles, inventer pour chacune des destinataires des sujets et une écriture spécifiques ? C'est dans l'examen de détail de cette écriture que l'utilisation de la correspondance électronique nous a rendu de grands services.

L'épistolier avait fait la connaissance de la margravine de Bayreuth vers le 20 novembre 1740 à Rheinsberg. Elle avait trente et un ans. Il l'avait revue lors de sa mission diplomatique de septembre 1743, en suivant le roi à Bayreuth, où il avait rencontré Louise Ulrique, âgée alors de vingt-trois ans².

Dès le premier regard, les lettres adressées aux deux sœurs frappent par leurs différences, aussi marquées que les différences physiques des destinataires, d'après ce que nous révèlent les portraits que nous avons d'elles. Six des dix lettres reçues par Louise Ulrique contiennent des passages rimés, parfois fort longs. Rien de tel pour Wilhelmine. Si, comme il l'affirme, Voltaire lui a vraiment envoyé, en 1741, quatre pages de prose accompagnées de vers, ce paquet s'est perdu. Perdues aussi la lettre et l'épître en vers (D 2446) mentionnées par Wilhelmine dans une lettre à Frédéric II³. Seule la lettre du 26 septembre 1742 contient quelques vers. Toutes les autres sont en prose⁴.

Or, on sait que, pour Louise Ulrique, Voltaire avait écrit un madrigal audacieux :

Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire !
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté ;
Je n'ai perdu que mon empire⁵.

En possession de son portrait, il renchérit, dans une lettre adressée au roi, le 7 janvier 1744 :

2 Sur la biographie et la personnalité de ces deux princesses, on pourra consulter les notices de Jacqueline Hellegouarc'h dans R. Trousson et J. Vercauysse (dir.), *Dictionnaire général de Voltaire*, Paris, Champion, 2003 : « Bayreuth, Sophie-Wilhelmine, margravine de », p. 104-106, et « Ulrique de Suède », p. 1201-1202.

3 Elle lui écrit : « J'ai reçu une grande lettre de Voltaire avec une épître qui commence par "Sœur d'Apollon devenu Mars" ; il est fort estomaqué de ce changement » (cité par J.G. Droysen, *Geschichte der preussischen Politik*, Berlin, Veit, 1870, IV.IV.72-3n).

4 Seule exception : quatre vers sont ajoutés à la fin d'une lettre, à l'occasion du mariage du prince Henri (D 4891).

5 *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1877-1885, 52 vol., t. 10, p. 528-529. Ce madrigal est cité dans D 2837. Louise Ulrique lui répondit le 11 octobre 1743, par une lettre incluant quelques vers : « Une douce chimère / Me fit passer chez vous pour reine de Cithère. / Au sortir de ce songe heureux / La vérité toujours sévère / À Bruxelles bientôt dessillera vos yeux » (D 2863).

Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas ;
Mais les voir, les tenir et ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule. (D 2910)

Aussi, une quinzaine de jours plus tôt, le 22 décembre 1743, dans sa première lettre à Ulrike, s'il ne passait pas sous silence son esprit et ses talents, Voltaire insistait sur les qualités physiques de la princesse :

Quand l'amour forma votre corps
Il lui prodigua ses trésors
Et se vanta de son ouvrage.
Les muses eurent du dépit ;
Elles formèrent votre esprit
Et s'en vantèrent davantage.
[...] Qui vous voit croit que les appas,
Sans esprit, suffiraient pour plaire ;
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

L'épistolier poursuit son badinage amoureux en regrettant de n'avoir pas trois cent mille hommes pour enlever sa correspondante, puis en redoutant, du même coup, trois cent mille rivaux. Il se dit son esclave à défaut de pouvoir être son sultan et la traite comme une déesse : « Là où sont les dieux il faut que soient les sacrificateurs » (D 2900)⁶.

Rien de tel avec Wilhelmine. Dans la lettre du 26 septembre 1742, le poète ne retient guère que les talents de celle en qui il voit une nouvelle Minerve : « Je n'oublierai jamais la princesse philosophe, la protectrice des arts, la musicienne parfaite, le modèle de la politesse et de l'affabilité » (D 2663). Très souvent, il déplorera la mauvaise santé de la margravine de Bayreuth, qui a « le mérite le plus solide [...] dans le corps le plus faible » (D 4364).

La seconde différence concernant l'image de la destinataire tient au fait que Louise Ulrique va changer de statut. Par son mariage, elle devient princesse royale puis reine de Suède. Aussi la deuxième lettre accentue-t-elle, en mai 1744, la soumission du poète :

Il faut quand on est roi vous obtenir pour reine
Et quand on est sujet, il faut l'être de vous. (D 2966)

6 L'épistolier avait déjà dû user de cette comparaison dans une lettre qui n'a pas été conservée, puisque la princesse, le 29 octobre 1743, le remerciait d'une missive où il la qualifiait de déesse (D 2872).

Voltaire ébauche ensuite une comparaison, qui sera reprise plusieurs fois, entre Louise Ulrique et la reine Christine. Cette dernière ne pourra être qu'« éclipsée » par la nouvelle venue.

Un an plus tard, une longue lettre inclut portrait pittoresque et prosopopée de la fille de Gustave Adolphe, qui s'empresse de reconnaître la supériorité d'Ulrique :

Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
J'aurais toujours voulu régner.
Il est beau de quitter l'autorité suprême
Il est encor plus beau d'en soutenir le poids. [...]
On a pu m'admirer ; mais il faut qu'on l'imite. (D 3110)

Le parallèle avec Christine sera repris après le couronnement de Louise Ulrique (D 4447), de même que sa divinisation, le poète évoquant tantôt Pallas ou Minerve, tantôt Bellone⁷.

206

Quand il lui envoie *Le Siècle de Louis XIV*, en février 1752, l'épistolier s'étend beaucoup plus que lorsqu'il fait parvenir l'ouvrage à Wilhelmine. Il prévoit que la Suède connaîtra de belles réalisations sous la reine Ulrique (D 4791), compare ses entreprises avec celles du monarque français, ou projette de placer dans l'édition en cours qu'il va lui envoyer des signets marquant les pièces nouvelles (D 4993)⁸.

Beaucoup plus tard, il la remercie, en janvier 1772, des mots aimables qu'elle a prononcés à son sujet et que lui a rapportés Frédéric ; puis, en juin 1774, nommé membre de la nouvelle Académie suédoise, il réitère ses remerciements. Au comte Scheffer, qui lui avait annoncé la nouvelle, il répétera qu'Ulrique est « une reine supérieure à Christine » (D 18986).

L'épistolier suggérera lui-même une comparaison entre les deux sœurs quand il enverra à la reine de Suède, qu'il classe alors parmi les monarques philosophes, l'*Épître* à la mémoire de la margravine de Bayreuth. C'était

7 Dans sa réponse Louise Ulrique ajoutera à ses remerciements un commentaire modeste : la comparaison flatteuse « de la reine Christine et de moi ne peut que me faire rougir » (D 4528).

8 Notons cependant certaines ambiguïtés : en 1756, les États ayant réduit à néant l'autorité du roi Adolphe Frédéric, de jeunes nobles s'étaient révoltés à l'instigation de la reine Louise Ulrique, qui voulait renforcer l'autorité royale, et avaient été torturés et décapités. Voltaire réagit ainsi : « Ceux qui aiment la liberté ne regrettent pas le petit exemple que la Suède vient de donner aux despotes. Je le regrette à cause de Sa Noble Majesté Ulrique, dont je suis le très humble serviteur » (D 6907). Et encore : les gazettes « me disent qu'on coupe des têtes en Suède ; mais elles ne me disent rien de cette reine Ulrique que j'ai vue si belle, pour qui j'ai fait autrefois des vers, et qui, sans vanité, en a fait aussi pour moi. Je suis très fâché qu'elle se soit brouillée si sérieusement avec son parlement » (D 6979).

« une sœur qui était digne de vous, et qui était ornée de quelques-unes de vos vertus » (D 8253).

De fait, avec Wilhelmine, les relations sont restées plus simples et plus familières ; les lettres concernent davantage la vie quotidienne. La souffrance physique rapproche les deux épistoliers. Voltaire se préoccupe de la santé de sa correspondante et n'hésite donc pas à lui parler de ses propres « coliques infernales » (D 4230). Elle-même, dans la première lettre qui a été conservée, espère que « leur correspondance ne sera pas aussi maigre que leurs deux individus » (D 4292). Quand elle a Codenius auprès d'elle, l'écrivain évoque les maladies qui l'accablent lui-même, ajoutant : « Je suis indigné contre la nature de ce que je ne suis pas le seul qui souffre. Pourquoi faut-il qu'une âme aussi ferme que la vôtre soit logée dans un corps si délicat ? » (D 4479). Sa dernière lettre, du 27 septembre 1758, une quinzaine de jours avant la mort de sa correspondante, la suppliera de consulter Tronchin : « Il faut vivre, tout le reste n'est rien » (D 7878).

De Berlin, il a offert à la margravine ses services. À l'automne 1750, il fait chercher par sa nièce, à défaut de Mme de Graffigny qui ne veut point quitter Paris, une dame de compagnie qui rejoindrait Bayreuth et, afin que Wilhelmine ait auprès d'elle des gens de mérite, capables d'apprécier son esprit et ses grâces, il lui propose également le marquis d'Adhémar, dont il fait l'éloge à plusieurs reprises, mais qui se fera longtemps attendre. Inversement, au moment de la brouille avec Frédéric II, il la sollicitera pour qu'elle intervienne en sa faveur ; il lui demandera de faire passer ses lettres au roi son frère.

Pendant son séjour en Prusse, il l'informe de la vie à Berlin et à Potsdam, après le départ des margraves, rentrés à Bayreuth à la fin de novembre 1750. Il évoque une représentation de *Zaire*, une autre du *Sidney* de Gresset, une autre d'*Orphée*. Il raconte son « chien de procès » (D 4364) avec le juif Hirschell. En réponse à sa lettre du 18 février 1751, écrite tandis qu'elle lisait les *Mémoires* de Sully, il discute avec elle des mérites respectifs du duc de Sully et de Henri IV. En parlant de la vie qu'il mène « très retiré et très pensant » (D 4340), surtout à Potsdam, il prend l'habitude de filer, par jeu, des métaphores religieuses, sur lesquelles nous reviendrons. Il ose nommer à son tour sa correspondante « sœur Guillemette » (D 4340) comme elle lui en avait donné l'exemple précédemment (D 4306). Les conventions épistolaires sont généralement respectées. Toutefois, il arrive à Voltaire d'écrire à la fin de sa lettre : « Le papier manque, point de place pour les très profonds respects. Qu'importe ? » (D 4295).

Mais entre le 24 octobre 1752, où frère Voltaire projette d'aller à Rome, et le 20 juin 1753, nous n'avons plus aucune lettre. Cette dernière missive a été écrite à dix heures du soir, de Francfort. La signature suffit à exprimer le changement de ton : « Hélas c'était autrefois FRÈRE VOLTAIRE ». Il s'agit d'un véritable appel au secours : « Que la compassion de Votre Altesse Royale s'émeuve, et que votre bonté nous protège ». Voltaire relate l'arrestation de sa nièce et de lui-même et demande à la sœur du roi de faire passer cette lettre à son frère : « Nous sommes persuadés que le roi n'approuvera pas cette horrible violence », en joignant l'assurance de son attachement à Frédéric II (D 5331). Les lettres de cette période se caractérisent donc par l'expression de la plus forte émotion. Le billet du 29 juin comporte « peu de lignes trempées de mes larmes », pour demander à nouveau à la margrave de servir d'intermédiaire auprès de Frédéric (D 5373). Rentré à Strasbourg, c'est encore une demande d'intervention que formule l'épistolier, lors d'une longue plaidoirie destinée à fléchir le roi ; il y mentionne l'aide de la duchesse de Saxe-Gotha, la disproportion entre ses propres erreurs et leurs horribles conséquences ; il affirme révéler sur Freitag une vérité peut-être ignorée ; en même temps qu'il en appelle à la compassion, il rappelle tout ce qu'il a fait pour le roi et il finit par évoquer le jugement que risque de porter la postérité : « Il vous aime, il doit vous croire. Madame, il s'agit de signaler la grandeur de votre âme et de toucher la sienne » (D 5523).

De Colmar, au début de 1754, Voltaire proclame encore son attachement et fait passer par Wilhelmine les *Annales de l'Empire* destinées au roi. Il continue à envoyer ses œuvres à la margravine, à lui donner des nouvelles de France. On sait qu'ils se sont rencontrés en octobre 1754, mais les comptes rendus qu'ils donnent de cette entrevue sont différents⁹. Les aléas de la guerre de Sept Ans, certains revers de Frédéric qui désespèrent sa sœur suscitent encore des lettres incluant des missives pour le roi et des suggestions pour tenter une paix séparée entre la Prusse et la France, par le biais du maréchal de Richelieu ou du cardinal de Tencin. Les fréquentes lettres de Wilhelmine à Voltaire en 1757 (D 7350, D 7380, D 7422, D 7438, D 7477, D 7483, D 7537) disent sans cesse son affliction, sa souffrance, son accablement devant l'enchaînement de malheurs causés par la guerre et la situation périlleuse, désespérée parfois, où se trouve le roi son frère. « Souhaitez-moi la mort. C'est ce qui pourra m'arriver de plus heureux », va-t-elle jusqu'à écrire, le 28 octobre 1757 (D 7438). La charge émotionnelle, la fonction pragmatique de ces lettres, dues aux

9 Voltaire prétend que la margravine l'a accablé de bontés, à Colmar, puis à Lyon (D 5963, D 5968, D 5969, D 5970, D 6009). Wilhelmine assure à son frère qu'elle lui a fait quelques reproches, sans avoir le courage de l'accabler davantage (D 5964).

circonstances dramatiques de la rupture entre Voltaire et Frédéric II, puis à la situation internationale, donnent donc à la correspondance échangée avec la margrave de Bayreuth une résonance et une profondeur particulières¹⁰.

D'un côté, par conséquent, Louise Ulrique est non seulement la destinataire mais aussi l'objet du discours épistolaire, le centre des préoccupations du scripteur. De l'autre, avec Wilhelmine, Voltaire cherche une auditrice intéressée par la vie culturelle de Berlin, une confidente de ses ennuis, une complice de ses jeux littéraires, puis une amie secourable, qu'il essaie de faire agir en sa faveur.

Certains éléments rapprochent, pourtant, ces deux séries de lettres. Notons d'abord le désir, que l'épistolier a si souvent exprimé, de se trouver auprès de chacune des deux sœurs, sans qu'on puisse affirmer qu'il s'agit de simple courtoisie. À la margravine de Bayreuth, le 12 décembre 1750, il dit son rêve d'être à Bayreuth pour y retrouver sa nièce, dans la période où le roi aura assez de monde autour de lui, de novembre à janvier. Sans savoir si cela sera possible, il ajoute cependant : « Mais je veux chasser de ma tête mon roman de Bayreuth, car rêver qu'on a un trésor et se réveiller les mains vides, cela est trop triste » (D 4295). Le 6 janvier 1751, il s'exclame : « Bayreuth, Bayreuth, quand serai-je assez heureux pour voir vos fêtes ? » (D 4340). Le 30, pensant aller bientôt arranger ses affaires à Paris, il prévoit de passer par Bayreuth : « Mon cœur qui me conduit seul dit qu'il faut que je prenne cette route » (D 4364). Pour montrer son attachement, il écrit encore, le 28 mai 1751 : « Je voudrais aller chanter mes matines à Potsdam et mes vêpres à Bayreuth » (D 4479). Le 28 mars 1752, il attend « l'heureux temps » où sa santé lui permettra de s'y rendre (D 4853). Et le 5 août 1752, il affirme : « Bayreuth est l'église où je veux aller en pèlerinage offrir un culte de latrerie et me prosterner devant l'auguste sainte que je prie avec le plus profond respect » (D 4972). Puis, rentré en Suisse, le 5 mars 1757, mentionnant les glaces de Pétersbourg, l'écrivain évoquera une « chimère », détruite par la situation internationale : « J'ai été tenté, un jour qu'il faisait un beau soleil, d'aller voir l'été prochain cette capitale d'un empire nouveau dont on veut que j'écrive l'histoire. Je me disais : "J'irai à Bayreuth me mettre aux pieds de ma protectrice, j'aurai des

10 On pourra consulter E. Mass, « Voltaire und Wilhelmine von Bayreuth », dans P. Brockmeier, R. Desné, J. Voss (dir.), *Voltaire und Deutschland*, Stuttgart, Metzlersche Verlagebuchhandlung, 1979, p. 55-77 ; et, plus généralement, la thèse de Ch. Mervaud, *Voltaire et Frédéric II : une dramaturgie des Lumières*, SVEC, 234 (1985). Sur la place de Voltaire dans les lettres échangées par Frédéric II et Wilhelmine après la brouille entre le roi et l'écrivain, on peut se reporter aussi à mon article, « Présence de Voltaire dans la correspondance de Frédéric II avec l'élite intellectuelle européenne », dans M. Delon et C. Seth (dir.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 125-141.

passesports du roi son frère, que je devrai à la protection de sa bienfaitante sœur” » (D 7184). Ces derniers rêves sont empreints de nostalgie. Le 15 juillet, il évoque le séjour qu’il avait fait à Bayreuth, les fêtes, les représentations théâtrales, les talents et les grâces de la princesse qu’il pouvait admirer tous les jours ; et il soupire : « J’étais alors très heureux » (D 7314).

Avec Ulrique, dans le badinage amoureux qui marque d’abord leurs relations, c’est le rêve d’une union impossible qu’exprime le poète. Ainsi, il écrit à Frédéric, le 27 septembre 1743 :

Je quitterai ce Federic
Ce héros, l’honneur de notre âge
Et sa charmante sœur Ulric
Que je voudrais en mariage
Si j’étais quelque prince en *ic*
Possesseur d’un gros apanage. (D 2848)

210

Auprès de Von Keyserlingk, le 14 octobre, il se peindra encore : « Rêvant à la divine Ulric, baisant quelquefois son image » (D 2864).

S’il renonce, comme on l’a vu, au rêve d’être son sultan et constate, lors de son mariage, qu’un autre « vivra donc comme j’ai rêvé » (D 2966), il avoue, dans la lettre suivante : « Je rêve toujours en parlant à Votre Altesse Royale », après avoir affirmé « Je voudrais mourir de vieillesse auprès d’elle » (D 3110).

L’imagination le pousse encore à écrire, le 25 août 1751 :

J’espère encor dans mes vieux ans
Venir des rives de la Sprée
Admirer vos soins bienfaisants
Dans votre ville hyperborée. (D 4554)

Ce rêve, devenu avec les années totalement irréalisable, l’épistolier l’exprimera encore en 1772 : « Plût à Dieu que je puisse achever ma vie à vos pieds » (D 17577). Il le renouvelle en 1774, en regrettant d’être « sur le bord du lac de Genève au lieu d’être venu faire ma cour au lac Meller » (D 18985)¹¹. Si, avec Wilhelmine, dont il avait fréquenté la cour, on peut parler de nostalgie, avec Louise Ulrique on reste donc dans le domaine des rêves impossibles.

Remarquons ensuite que l’esprit, l’humour imprègnent nombre de lettres adressées aux deux sœurs, comme d’ailleurs la missive partiellement versifiée envoyée à la duchesse de Brunswick. En octobre 1743, il avait apprécié un bref séjour chez elle. Mais à Berlin, en septembre 1751, comme il le fera à nouveau en janvier 1752, il met en avant sa mauvaise santé pour s’abstenir de

11 Stockholm est construite près du lac Mälär.

se rendre à son invitation. Les vers contenus dans sa lettre d'excuse opposent à une présentation hyperbolique de la détérioration du poète, sans dents, sans yeux, sans oreilles et même sans esprit, les charmes et les talents de la duchesse, ainsi que les nombreux plaisirs offerts lors de ses réceptions. L'ultime surenchère réside dans la chute : après l'évocation de l'agitation mondaine, en quatre alexandrins et six octosyllabes, un dernier vers : « Priez Dieu pour les trépassés ! ».

C'est la première et la seule fois que Voltaire utilise cette formule rituelle¹² pour se ranger au nombre des défunts. De plus, les autres emplois du terme l'incluant parmi les disparus (D 12811, D 19027) d'une part sont bien postérieurs, d'autre part sont associés au futur ou à la forme hypothétique. Par cette autodépréciation caricaturale, en esquissant une figure de fantôme (« je n'ai plus que mon âme ») égaré au milieu d'un tournoiement de plaisirs « l'un sur l'autre entassés », l'écrivain crée une atmosphère étrange, presque surréelle. C'est dans cette atmosphère qu'il émet, avec le plus grand sérieux, des propos outrés. Il fait donc là preuve d'humour, comme dans la signature, qui provoque un même effet de chute. Deux qualifiants traditionnels sont suivis, en effet, de deux qualifiants inattendus, qui achèvent la caricature : « le très humble, très obéissant et très cacochyme et très inutile serviteur » (D 4568). C'est aussi le premier emploi du terme « cacochyme » dans la correspondance¹³.

L'écrivain, dans un mot d'excuse qui aurait pu rester conventionnel, a donc choisi de surprendre sa lectrice par des tournures nouvelles. Il y a certainement réussi puisque, dans sa réponse, elle a repris le mot, en souhaitant que « votre corps cacochyme, comme vous l'appellez, fût plus en état de se produire » (D 4570).

En revanche, l'autodépréciation est rare dans les lettres adressées à Louise Ulrique. Seule celle du 25 août 1752 est signée « le malade Voltaire ». Avec elle, il fait surtout preuve d'esprit en jouant sur le sens littéral et le sens figuré des mots et sur les allégories. Ainsi, selon lui, les glaçons du rude climat suédois vont être fondus par le feu du génie de sa correspondante ! C'est la première fois que l'écrivain use de cette image. De même, il passe des hypothétiques tourbillons par lesquels Descartes expliquait le mouvement

¹² Voir D 10635.

¹³ Il réutilisera le mot avec Formey en 1752 (D 4775), avec le comte de Tressan en 1756 (D 6972), avec Formont, en 1758, pour expliquer qu'il fuit Paris (D 7888) ; mais c'est surtout après 1765 qu'il se traitera, à plus juste titre, de pauvre vieillard cacochyme (D 13272, D 16684, D 17293, D 17433).

des planètes et qui « se gelèrent » quand il résida en Suède¹⁴, au tourbillon glorieux de Frédéric « plein d'atomes de lumière » pour conclure enfin : « le vôtre éclate bien autant » (D 4554).

Se rendre à Stockholm serait aller « devers votre étoile polaire » (D 4554), expression très rarement utilisée par ailleurs. C'est aussi sur « l'étoile du Nord » que compte l'écrivain pour que *Le Siècle de Louis XIV*, dont il envoie les « prémices » le 9 février 1752, arrive à bon port « sans redouter le naufrage » (D 4791).

Louise Ulrique est protégée par nombre de divinités : Bellone, Pallas, Minerve ; ou bien elle leur est assimilée. Elle est proche de Flore, car le poète déclare : « c'est vous qui faites le printemps » ; et elle est divinisée elle-même, puisque quitter Frédéric pour elle « c'est quitter un dieu pour un autre » (D 4554). On peut juger la divinisation banale et voir là une suite d'afféteries conventionnelles. La comparaison avec la reine Christine pour glorifier Louise Ulrique est plus originale. Certes, elle avait déjà servi à faire l'éloge du Prince royal de Prusse¹⁵ ; mais elle est beaucoup plus opportune quand il s'agit d'honorer la nouvelle reine de Suède. De toute manière, ces trouvailles plus ou moins recherchées traduisent toutes le rapport de place particulier qu'a l'écrivain avec Louise Ulrique. Loin de la familiarité, de la vie quotidienne, *a fortiori* du burlesque, on trouve dans les lettres et les vers adressés à cette princesse devenue inaccessible des échappées vers le rêve, les espaces célestes, les personnages mythologiques.

L'esprit et l'humour ne font pas défaut dans les lettres à Wilhelmine avant la brouille de Voltaire et de Frédéric II. Les atermoiements du marquis d'Adhémar entraînent jeu de mots et allusion littéraire dans la lettre du 12 décembre 1750 : « Il faut qu'il soit enchanté chez quelque Armide. J'écris une lettre fulminante à ma nièce, il faut qu'elle use de son autorité et qu'elle désenchante Adhémar pour l'envoyer plus enchanté à vos pieds » (D 4295). Comme Adhémar se fait toujours attendre, l'épistolier joue de l'autodépréciation : « Il est plus aisé de s'emparer des pauvres Voltaire, gens

14 Remarquons l'humour, là encore, par juxtaposition de deux termes hétérogènes (des tourbillons hypothétiques qui, cependant, gèlent) et donc l'affirmation sérieuse d'un fait impossible.

15 Vers le 1^{er} septembre 1736, Voltaire lui avait écrit : « L'illustre reine Christine quitta son royaume pour aller chercher les arts ; régnez, Monseigneur, et que les arts viennent vous chercher » (D 1139). Voir aussi D 2224. Frédéric II, pour sa part, écrivait que le mariage de sa sœur Ulrique allait faire revivre la reine Christine, dans une lettre aujourd'hui perdue mais citée par Voltaire à von Podewils, le 2 avril 1744 (D 2948).

qui ne sont bons à rien, mais qui se donnent de tout cœur à ce qu'ils ont l'insolence d'aimer » (D 4891)¹⁶.

Mais l'aspect ludique apparaît surtout dans les métaphores religieuses que Voltaire utilise quand il évoque sa retraite studieuse à Berlin ou à Potsdam, filées de lettre en lettre. Est-ce par complicité avec une femme qu'il dépeindra ainsi dans des vers écrits à l'occasion de sa mort :

Femme sans préjugés, sans vice et sans mollesse
Tu bannis loin de toi la superstition
Fille de l'imposture et de l'ambition
Qui tyrannise la faiblesse ? (D 7979)

En tout cas, à partir de décembre 1750, l'écrivain se présentera comme un moine dans sa cellule, dans le prieuré de Potsdam, demandant à Wilhelmine sa bénédiction dans sa propre abbaye. Frédéric sera le révérend père abbé. Miracles, affaires temporelles et affaires spirituelles, matines et vêpres, salut et *Somme* de saint Thomas, église et pèlerinage et détachement des choses humaines vont pimenter les lettres de « frère Voltaire » jusqu'à l'automne 1752¹⁷. Le plaisir du pastiche s'accompagne parfois de celui du double langage et de la provocation, puisque la lectrice devra décrypter les formules de l'écrivain quand il lui fait passer quelque texte philosophique : « Je prends la liberté de lui envoyer un petit ouvrage de dévotion que j'ai fait pour mon très révérendissime père en Dieu le philosophe de Sans-Souci. Je supplie instamment Votre Révérence Royale de ne pas permettre qu'on en fasse de copie. Il ne faut pas que les mystères des saints soient exposés à des yeux profanes » (D 5045).

Aussi, celle qui était, dans la première lettre qui a été conservée, saluée pour avoir suivi les traces de Minerve, va-t-elle être honorée dans le cadre du christianisme : « Bayreuth est l'église où je veux aller en pèlerinage offrir un culte de latrerie et me prosterner devant l'auguste sainte que je prie avec le plus profond respect » (D 4972). La formule « culte de latrerie » peut nous sembler banale, Voltaire l'ayant souvent utilisée par la suite, en particulier pour le comte et la comtesse d'Argental (D 8808, D 9279, D 11560, D 12923, D 13113), pour Catherine II (D 16683, D 18831), et même pour la duchesse de Choiseul et le duc de Richelieu (D 17251 et D 20615). Mais c'est dans cette lettre à Wilhelmine que nous en trouvons le premier emploi. C'est aussi la première correspondante avec laquelle il utilise allégoriquement le terme

16 Wilhelmine répondra sur le même ton : « Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'avoir des Adhémar et des Graffigny que des Voltaire » (D 4910).

17 Wilhelmine se prend au jeu en écrivant : « Je suis sans cesse transportée dans votre abbaye et vous jugez bien que celui qui en est abbé m'occupe toujours » (D 4292).

« prieré », la première qu'il qualifie d'« adorable abbesse » (D 4340)¹⁸. C'est la seule avec laquelle il parlera de chanter ses matines et ses vêpres (D 4479). Une verve inventive se manifeste donc dans ces lettres.

Elle se manifeste également dans l'autoportrait. La lettre du 28 mars 1752 commence ainsi : « Frère malingre, frère hibou, frère griffonneur est plus que jamais aux pieds de Votre Altesse Royale » (D 4853). Si le terme « malingre » est fréquemment employé dans la correspondance, et depuis assez longtemps, il semble que nous ayons ici le premier emploi du terme « griffonneur ». Quant au mot « hibou », Voltaire l'a employé dès 1731, en écrivant à Cideville qu'il vit moitié en philosophe et moitié en hibou (D 404). L'image reviendra assez souvent dans sa correspondance¹⁹. Mais l'accoler à « frère », dans sa lettre à Wilhelmine, lui donne une saveur nouvelle.

214

Enfin, ce qui rapproche encore davantage ces séries de lettres, c'est l'omniprésence de Frédéric II. Dans sa première lettre à Louise Ulrique, Voltaire unit dans le même éloge le roi et les deux sœurs avec lesquelles il va lui-même correspondre : « Quoi, Madame, vous faites des vers ! et vous en faites comme le roi votre frère ! C'est Apollon qui a les muses pour sœurs ; l'une est une grande musicienne, l'autre daigne faire des vers charmants, et toutes sont nées avec tous les talents de plaire » (D 2900). Apprenant son mariage, qui fera d'elle une princesse royale puis une reine de Suède, il lui prédit qu'elle fera naître dans ce pays les beaux-arts, « ce que le roi votre frère fait à Berlin » (D 2966). Le parallèle se poursuit en avril 1751, par le biais de la divinisation, lorsque l'épistolier mentionne l'épître faite par « l'Apollon de Prusse » à « la Pallas de Suède » et affirme que pour voir « ce qui est d'un prix inestimable, il faut ou aller à Stockholm, ou être à Potsdam » (D 4447). En août, il compare, on l'a vu, le tourbillon brillant de gloire de Frédéric à celui de sa correspondante : « Le vôtre éclate bien autant ». Et il conclut, après avoir rêvé d'aller vers son étoile en partant d'un coin du ciel de Sans-Souci : « Et quitter Frédéric pour vous / C'est quitter un dieu pour un autre » (D 4554). En février 1752, lorsqu'il lui envoie les prémices de l'*Histoire du siècle de Louis XIV*, c'est d'abord en rappelant, modestement, que le roi a coutume de lui envoyer des productions de Potsdam. Même dans les dernières lettres de 1772 et 1774, Voltaire associera encore les deux souverains, en exprimant le désir de finir sa vie aux pieds de l'un et de l'autre.

18 Seule nette ressemblance : une lettre à Darget du 7 janvier 1760 (D 8701) représentera Ferney comme une abbaye, avec des ermites et Mme Denis comme prieure.

19 Cirey est une retraite de hiboux (D 1006). Il rend à Mme Bentinck les hommages du « plus hibou des hiboux » (D 4609). Il sera encore le « vieux hibou du mont Jura » (D 19306) ou « un très vieux hibou près de mourir » (D 20466).

Ce lien inévitable entre le frère et la sœur peut être également perçu dans le détail de l'écriture. Par exemple, l'épistolier a évoqué la déesse de la guerre, Bellone, dans la lettre à Louise Ulrique du 22 avril 1751, un mois après le couronnement de son époux :

Régnez, embellissez, affermissez le trône ;
Le Russe en ses déserts en pâlit de terreur,
Minerve dans Berlin félicite Bellone,
Et toutes deux ont dit, allons vers notre sœur,
Son empire est le nôtre, et c'est nous qu'on couronne. (D 4447)

Remarquons d'abord que Bellone fait à peu près toujours partie, dans la correspondance de Voltaire, d'un couple où la deuxième divinité représente la paix, la justice, la prospérité, l'activité intellectuelle ou artistique : les Muses (D 2457), Apollon (D 18699), Thémis (D 2520, D 17391), Cérès (D 4169). Aussi un tel couple est-il à plusieurs reprises invoqué quand il s'agit de rappeler la riche dualité de Frédéric :

Le voilà ce savant que la gloire environne
Qui préside aux combats, qui commande à Bellone. (D 2465)

Ou encore :

Horace, Lucrèce et Pétrone,
De l'hiver sont vos courtisans
Vos beaux printemps sont pour Bellone. (D 8283)

Le couple Minerve/Bellone, constitué pour le frère, le reste donc pour la sœur.

Dans la correspondance avec la margrave de Bayreuth, les apparitions de Frédéric n'ont pas la même fonction. La lettre du 26 septembre 1742 se borne à relater l'heureuse impression que la bonne santé et l'affabilité du roi ont faite sur l'épistolier. Les lettres de septembre-octobre 1750, alors que Wilhelmine est à Berlin, mettent en lumière aussi, comme les suivantes, les sentiments de Voltaire : « Le roi votre frère me rajeunit » (D 4230), « Peut-on avoir d'autre patrie que celle de Frédéric le Grand ? » (D 4291), « Il lui faut des armées le matin, et Apollon l'après-midi. Il a tout » (D 4295). Puis, le jeu métaphorique commencé, Frédéric devient « le révérend père abbé auprès de qui je veux vivre et mourir » (D 4302). Les mentions du roi s'espacent, mais reprennent le 28 mai 1751 : « Je suis également attaché à la sœur et au frère ; je voudrais chanter mes matines à Potsdam et mes vêpres à Bayreuth » (D 4479) ; puis un an plus tard : « Je l'admire tous les jours, et comme roi, et comme homme. Sa bonté et son indulgence dans la société font le charme

de ma vie ». Et après le rappel de tous ses talents, cette phrase insistante qui n'est pas sans fonction pragmatique : « Je suis bien loin de me repentir d'avoir tout quitté pour lui. En vérité, Madame, Votre Altesse Royale devrait bien l'avertir dans quelqu'une de ses lettres qu'il me tourne la tête. Il m'inspire plus d'enthousiasme que le fanatisme n'en donne aux dévots. Mais je ne lui en dis mot et il ne sait pas tout mon secret » (D 4891). Enfin le 5 juin : « Je ne suis plus bon à rien, et je ne sais pas comment le roi votre frère a la bonté de me garder » (D 4903). Toutefois, après l'arrestation de Francfort, Voltaire répétera, certes, à Wilhelmine, ses déclarations d'attachement et de vénération pour le roi, mais en s'humiliant lui-même, en concédant : « J'avais toujours pensé qu'il daignerait permettre que je tâchasse de me défendre contre Maupertuis, mais si cela lui déplait, il n'en sera plus jamais question » (D 5331). La lettre suivante, du 29 juin, le montre encore dans une attitude de suppliant. De figure admirée, habilement louée dans les lettres à la margrave, Frédéric devient une figure redoutée. Alors que Frédéric II, dans les lettres à Louise Ulrique, est à peu près toujours transfiguré par référence à la mythologie, que le roi fait donc l'objet d'un changement de statut, d'une transposition culturelle, dans la correspondance avec Wilhelmine, la relation avec le maître de la Prusse, admirable ou terrible, est beaucoup plus directement liée à la vie réelle et donc beaucoup plus chargée d'émotion. Les lettres écrites de Colmar, de Montriond, des Délices, où coexistent douloureusement l'admiration pour les talents et les hauts faits de Frédéric et la déception encore cruelle (« Tout cela est beau, mais il manque de m'aimer », D 6737), où coexistent aussi l'espoir que le roi finira par se souvenir de tout ce que l'écrivain a quitté pour lui et une distance désormais inévitable entre eux, révèlent aussi une confusion des sentiments qui ne peut laisser indifférent. Puis la reprise des relations au moment des revers du roi de Prusse dans la guerre de Sept Ans, qui ne l'empêcheront pas d'être « toujours grand » (D 7359), où l'écrivain, qui a la satisfaction de jouir d'une vieillesse tranquille, de s'être « fait une patrie de la retraite » (D 7401), consent à se dévouer à « ce roi philosophe », traduit un changement, sinon un renversement, dans les rapports de places. Effets pathétiques, dramatiques, voire tragiques, colorent donc les apparitions de Frédéric II dans une grande partie des lettres de Voltaire à Wilhelmine.

Loin des politesses conventionnelles qu'on aurait pu craindre et qui auraient pu les rendre interchangeables, ces lettres aux princesses de Prusse tiennent constamment compte de la personnalité de leur destinataire. La familiarité ou le respect, la proximité ou l'éloignement de la correspondante, la fréquence ou la rareté des lettres, leur étalement ou non dans le temps, les circonstances environnantes orientent les sujets abordés dans des directions différentes.

Certains invariants pourraient les rendre, cependant, comparables : le rêve fréquemment exprimé par l'épistolier de rejoindre celle à qui il écrit, l'esprit et l'humour qui pimentent ses lettres, souvent fondés sur des inventions originales, et enfin, en vers comme en prose, l'omniprésence de Frédéric. Mais on s'aperçoit vite que les rêves de rencontre sont, selon le cas, réalisables ou chimériques. Le jeu linguistique peut susciter des échanges complices avec la correspondante ; c'est le cas entre Frère Voltaire et sœur Guillemette, qui se rejoignent gaiement dans l'univers fictif inventé par l'écrivain. Mais, si le rapport de places est différent, comme c'est vite le cas avec Louise Ulrique, l'épistolier consacre toute sa virtuosité à créer un monde magique, où rayonne une destinataire inaccessible. Enfin si, jusqu'à l'automne 1752, surgit dans ces lettres la silhouette d'un roi admiré, indissociable de ses sœurs par les talents, par l'attachement qu'éprouve pour eux l'épistolier, une ombre bien plus inquiétante plane sur la correspondance qui a suivi. L'ensemble des lettres qui ont été conservées, et particulièrement celles qui ont été adressées à la margravine de Bayreuth, offrent donc des facettes très diverses pour qui s'intéresse aux positions de Voltaire face aux Grands et à son art d'épistolier.